

Chap. 6 : Approche

Plan

A- Connaissance

B- Construction sociale et invention

C- Nature du social

-Monde humain et monde naturel

-Individuel et collectif

-Unités sociales

-Social et culturel

-Structurations

-Contestation et légitimité

D- Totalité

-Nature du tout social

-Individu et totalité

E- Causalité et détermination

-Définition

-Limites de la causalité

-Autres modes de relations

F- Transformations sociales

-Mise en place de l'ordre (notion de seuil)

-Failles de l'ordre

-Créativité

-Facteurs externes

-Milieu naturel

G- Complémentarité de l'ordre et des transformations

Introduction

Le cours no 6 a le plan suivant. En premier lieu (point A), il y a un examen de questions épistémologiques (donc portant sur le processus de connaissance tel qu'utilisé dans les sciences, y compris dans les sciences humaines). Le point B fait la jonction entre les aspects épistémologiques et les points théoriques. Il y est question de la construction sociale de la réalité et de l'imaginaire. Le point C fait entrer dans la théorie comme telle, en examinant des points généraux comme le lien entre nature et culture, celui entre individuel et collectif, la nature des unités sociales (y compris la question du pouvoir), le social et le culturel et leur mode d'organisation, enfin la question de la contestation et de la légitimité. Le point D porte sur la structure sociale comme totalité. Le point E analyse la déterminisme et la causalité dans les phénomènes humains. Enfin le point F traite des modes de transformations socioculturelles.

Ce qui est présenté dans les sections théoriques équivaut à une théorie formelle telle que définie dans le point A6.

A- La connaissance

1- Construction

La connaissance scientifique est toujours construite. Elle ne se limite jamais à un enregistrement du monde extérieur. En ce sens, la connaissance est toujours interprétative, puisque la délimitation de l'objet à étudier est faite par le chercheur qui choisit aussi le mode de construction de cet objet et les méthodes à utiliser.

2- Simplification

La connaissance scientifique simplifie, en ce sens qu'elle rapporte la multiplicité des phénomènes particuliers à des patterns récurrents. Autrement dit, elle tente de dégager ce qu'il y a de commun, les récurrences, dans la multiplicité des phénomènes délimités par la construction de l'objet.

3- Moyens de la connaissance scientifique

a) Les moyens en sciences humaines sont différents de ceux qui sont utilisés par les sciences naturelles. Celles-ci en général isolent en laboratoire des processus qui souvent n'existent pas comme tels dans la nature. Il est impossible en sciences humaines d'isoler ainsi des processus.

b) Une autre différence vient de ce que les humains qui constituent l'objet des sciences humaines, à l'inverse des objets naturels, produisent eux-mêmes du sens. Ce qui complexifie notre objet. Dans l'étude des humains, il faut tenir compte du sens.

c) Le fait que les humains produisent du sens nous force à déchiffrer le sens. Mais ce sens nous donne un mode d'accès à l'objet que les sciences naturelles n'ont pas : c'est la communication. Les humains peuvent nous dire pourquoi ils font quelque chose, ce qu'un atome ne peut pas faire.

d) Mais le mode d'accès à l'objet dans les sciences humaines ne se limite pas à la communication. Il y a aussi notre participation au monde, notre être-dans-le-monde, qui mélange signification et vie matérielle. Notre insertion dans le monde se fait par les sens. Les sens nous permettent de saisir le monde, mais toujours à l'intérieur de significations. L'observation, qui est un mode privilégié d'accès à notre objet, est toujours encadrée par la signification.

La connaissance interprète les données sensibles, y compris les données de la communication

4- Fiction?

S'il y a interprétation, est-ce à dire que les sciences ne produisent que de la fiction? À mon avis, non, puisque notre discours est limité par ce que l'objet nous renvoie. Il existe une réalité extérieure à nous qui existe sans nous (je suis ici en désaccord avec Derrida). Mais notre connaissance de cette réalité passe toujours par l'interprétation à partir de ce que nous tirons de cette réalité. Il y a construction, simplification et interprétation, mais pas fiction.

5- Catégories

a) La connaissance scientifique passe nécessairement par des catégories. C'est le mode indispensable de la pensée. Les catégories sont construites dans leur interrelation. Il y a donc

un système de catégories. Ce qui distingue les catégories entre elles, c'est la différence, le fait qu'elle se réfère à des portions différentes de réalité.

b) La différence est souvent pensée en termes d'oppositions binaires. En fait, la pensée occidentale, depuis les Grecs, a eu tendance à diviser le monde en dichotomie (Platon : idées et phénomènes; Aristote : matière et forme). Ces dichotomies ne sont pas inutiles. Mais il faut les relativiser. Il faut éviter d'imposer le mode de pensée binaire à l'ensemble de l'univers.

-

c) Oppositions les plus courantes en sciences humaines.

- Naturel-socioculturel (nature-culture)
- matériel-idéal, sens-pratique
- individuel-collectif
- totalité-autonomie des parties
- reproduction-changement
- qualitatif-quantitatif
- lutte-coopération
- conscience-inconscient

Il faut penser ces oppositions comme ayant des termes complémentaires, souvent aussi comme une sorte de continuum. Donc comme interreliés.

6- Théorie

a) Position du problème

-La connaissance est construite, simplificatrice et interprétative. Toute connaissance passe par un ensemble de catégories. Ce sont les concepts. Les concepts sont agencés dans des théories.

Il existe divers niveaux ou sortes de théories

b) Théories générales

Il s'agit d'ensembles de concepts et de propositions qui s'appliquent à l'ensemble des aspects d'un objet largement défini. Par exemple, une théorie générale de la culture, ou du système social. En physique, la théorie de la relativité. En anthropologie, les théories des évolutionnistes, ou celle de Radcliffe-Brown ou de Lévi-Strauss sont des théories générales, tout comme celle de Marx ou de Durkheim. Les théories générales prétendent fournir une connaissance complète d'un ordre de phénomènes. Elles prétendent donc définir le contenu général de cet ordre de phénomènes. Dans la plupart des cas, ces théories sont inadéquates.

c) Théories particulières

Il s'agit d'ensembles de concepts et de propositions s'appliquant l'ensemble des aspects d'un objet limité. Par exemple, l'économie ou la parenté, ou bien encore l'État. Dans ce cas, l'objet est limité. Mais la théorie porte encore sur le contenu.

d) Théories formelles

Ensemble de concepts cadres, c'est-à-dire de concepts ouverts pouvant s'appliquer de façon particulière à divers objets. C'est le cas des types idéaux de Weber ou des concepts de

Bourdieu (habitus, champ, etc.). Ces concepts sont définis de telle sorte qu'on peut leur donner un contenu adapté à la situation particulière étudiée. Dans ce cas, il s'agit de théories qu'on pourrait appeler générale puisqu'elles peuvent s'appliquer à n'importe quelle réalité humaine, mais elles diffèrent des théories générales mentionnées plus haut en ce qu'elles ne donnent pas un contenu universel aux concepts. Ce sont des concepts formels, reliés entre eux, mais qui n'aboutissent pas à des propositions précises sur l'ensemble des objets choisis. Ils ne donnent qu'un cadre que l'analyse doit combler.

e) L'analyse

L'analyse est l'application des concepts d'une théorie à un objet particulier. L'analyse est ce que nous faisons quand nous faisons une recherche sur un objet délimité. Par exemple, les transformations du régime de travail dans les grandes entreprises japonaises à la suite de la crise des années 1990. C'est là un objet délimité auquel on applique un ensemble de concepts (régime de travail, système d'entreprise, différenciation sociale, hégémonie, habitus, crise, etc.). Il s'agit donc de particulariser les concepts, donc leur donner un contenu particulier, pour qu'ils s'appliquent à un objet spécifique.

B- Construction sociale et invention

1- Construction sociale de la réalité

-Ce sont les humains qui créent les organisations et qui les font vivre. C'est dans ce sens qu'on peut dire que les humains construisent leur monde.

Les humains construisent leur monde, mais pas n'importe comment. Il s'agit dans tous les cas d'une construction sociale, c'est-à-dire une construction qui se fait toujours dans des relations. La réalité sociale équivaut souvent à la définition de modes collectifs d'organisation. Si la réalité humaine est toujours sociale, il ne faut pas toutefois oublier l'impact possible des individus.

2- Invention

-Castoriadis parle de la construction imaginaire de la société : selon lui, la production de l'univers social est intimement liée à la capacité des humains d'inventer des symboles. Cette invention est à la base de la production des représentations nouvelles dont parle Bourdieu.

-L'invention ne se fait pas à partir de rien.

On peut définir ainsi les limites de l'invention humaine: la constitution biologique des humains, l'impact plus ou moins direct du milieu naturel, le mode d'organisation sociale et symbolique existant à un endroit donné. Les humains naissent dans un monde organisé et cette organisation constitue une limite à leur action et invention, mais l'organisation leur donne aussi la possibilité de créer quelque chose de nouveau. L'organisation est à la fois limite et occasion (Giddens). La structure est donc à la fois limite et ouverture. Cette position équivaut à une remise en question de la théorie dominante de la structure comme déterminante, donc comme seulement limitative.

-Source de l'invention

Ce sont les humains qui inventent. Mais comment?

Il y a en premier lieu l'imaginaire individuel, l'invention par un individu. par exemple, les prophètes ou les artistes. L'invention individuelle n'a d'impact social que si elle est adoptée par des groupes sociaux. Nous y reviendrons. Mais l'invention peut aussi être collective, sociale,

c'est l'invention d'humains en relation. Donc, c'est l'imaginaire, individuel ou social, qui est à la base de la nouveauté. Mais cet imaginaire se fonde sur ce qui existe et sur ce qui a été intériorisé, donc sur le présent et le passé -- mais aussi l'avenir en planifiant ses activités futures -- pour se projeter à l'extérieur de ce qui existe et faire exister quelque chose de nouveau.

-Quantitatif et qualitatif

Les inventions individuelles ou collectives sont souvent de petits changements à partir de ce qui existe. C'est le mode dominant de changement dans la technologie. La technologie, c'est le mode d'organisation des moyens de la production. Cette organisation se fonde sur une interrelation entre éléments. Dans ce contexte, de petites modifications entraînent souvent une légère amélioration de l'efficacité. Dans les sociétés tribales : amélioration de la capacité de tirer du milieu naturel des biens nécessaires à la vie humaine. Dans nos sociétés : augmentation de la production, de la productivité et des profits.

Mais il y a aussi la possibilité d'inventions par bond qualitatif

Ex. : textile et la révolution industrielle

Avant 1730, la production textile était non mécanisée. Elle était liée au métier, donc limitée par les capacités humaines (habileté), mais aussi par la capacité des ouvriers et ouvrières de contrôler eux-mêmes le rythme de la production.

Pour essayer d'augmenter la productivité mais en même temps enlever aux ouvriers le contrôle du rythme de leur travail, il y a eu invention des machines mues par la machine à vapeur et dont le fonctionnement est indépendant des ouvriers : fonctionnement automatique, dont le rythme est dans la machine. Les ouvriers et ouvrières deviennent adjoints à la machine, ils sont soumis au rythme de la machine.

Le processus a été le suivant :

Au départ, il y a eu amélioration des métiers (1733), ce qui a eu pour résultat une pénurie de fil; pour faire face à cette situation, on a amélioré la filature (Hargreaves et la Mule Jenny en 1768; perfectionnée par Arkwright); puis il y a eu mécanisation des filatures (Compton 1779), une mécanisation rendue possible par l'invention en 1775 par Watt et la machine à vapeur. Les changements techniques dans les filatures affectent surtout des femmes. Le résultat, c'est qu'augmente la production de fil, mais l'utilisation de machines non automatiques dans les ateliers de tissage fait qu'il y a un surplus de fil. Il faut donc trouver un moyen d'augmenter la production dans le tissage, qui est aussi un moyen de limiter le contrôle ouvrier : c'est le métier mécanique (Cartwright, 1786).

Ce qui est intéressant dans ce processus, c'est que l'invention des nouvelles machines est le fait de techniciens et non des scientifiques. Le processus est survenu à travers des améliorations successives de machines existantes, puis en leur adjoignant la mécanisation. La mécanisation révolutionne la production. Mais elle s'associe à des machines inventées plus tôt et qui n'étaient pas mécanisées.

-L'invention n'est pas prédéterminée, mais elle part de ce qui est. On peut la voir comme une sorte de saut à partir de la situation existante.

3- Nature

a) La nature dans la culture

Comment penser la nature dans cette conception des humains?

Les phénomènes humains sont liés nécessairement aux phénomènes naturels : nous sommes des primates, donc partie du monde naturel par notre corps. Nous vivons aussi dans la nature, dont nous dépendons pour notre survie. En fait, la culture est indissociable du monde naturel. L'Occident, par le développement technique et la science, a pensé avoir conquis le monde naturel. Mais les processus mis en oeuvre à travers l'industrie et la science mènent maintenant à des problèmes planétaires inconnus auparavant (diminution de la couche d'ozone aux pôles, réchauffement du climat, etc.). Il y a des limites à l'utilisation du monde naturel. Le monde naturel n'est pas un système dont toutes les parties sont liées par des relations strictes. C'est un système souple, avec des relations lâches. Mais c'est un système qui ne tolère pas tout.

b) Berque et la trajectivité.

Le géographe Augustin Berque, en s'appuyant sur la philosophie et les sciences actuelles, en arrive à développer une science de l'écoumène, donc une science de l'insertion sensés de l'être humain dans le monde naturel. Berque, en gros, analyse comment, en changeant le monde naturel par leur activité, les humains se changent eux-mêmes, par un effet de retour du monde naturel sur les humains. L'insertion des humains dans le monde naturel se fait sous le mode de la trajectivité, c'est-à-dire du lien dialectique entre les humains et leur milieu, un lien qui est à la fois matériel et symbolique, causal et métaphorique.

C- Nature du social

-Il n'y a pas de point de départ pour analyser le social. Le social est interrelation, une sorte de cercle, mais avec des frontières perméables et avec des relations souples entre les éléments. Donc tout point de départ est arbitraire.

1- Le monde humain et le monde naturel

a) Trois grandes organisations

-On peut diviser abstraitement l'ensemble de l'univers en trois grands domaines en interrelations mais avec une autonomie partielle.

=Le monde physique inanimé, celui des atomes, des molécules, des pierres, du cosmos. Ce monde fonctionne selon des lois dont le degré validité varie selon des probabilités diverses.

=Le monde vivant : plantes et animaux

=Le monde humain, dont la caractéristique est le sens, la signification, le symbolisme

b) Nature de ces organisations

-Ces mondes sont des organisations. Cela veut dire qu'il y a un agencement complexe d'éléments dans chacun d'eux et que ces agencements ont une certaine stabilité (avec cependant des temporalités différentes), mais aussi qu'ils sont en mouvement, que les relations entre éléments sont changeantes.

Ces agencements sont historiques, ils se sont constitués dans le temps, les uns à partir des autres, donc les uns sur la base des autres. Cette constitution ne répondait à aucune nécessité posée d'avance. Il s'agit donc d'un monde auto-constitué, mais sans plan préconçu. C'est aussi un monde qui évolue.

Les termes importants sont ici agencement, complexité, temporalité, stabilité temporaire, mais pas de nécessité ontologique. (Prigogine, Foucault)

c) Hasard et nécessité

-Cette constitution est liée au jeu du hasard et de la nécessité.

=Hasard : les structurations se font selon des événements imprévisibles : par exemple, la constitution de l'atome d'hélium dans la genèse de notre univers.

=Nécessité : les structures historiquement constituées, lorsqu'elles sont constituées, conditionnent les développements ultérieurs; par exemple, les bifurcations.

=Histoire dit temporalité. Mais il ne faut pas simplifier la temporalité : temps-durée, avec seuils, mais aussi temps cyclique à l'intérieur des structures

d) Interrelations entre organisations

-Le monde vivant est fondé sur le monde physique, donc respecte le fonctionnement du monde physique. Le monde humain est fondé sur les deux autres, respectant donc le fonctionnement du monde physique et du monde vivant. Chacun surgit des autres.

-Mais tout en respectant le fonctionnement des mondes plus profonds, chaque nouvelle organisation est qualitativement différente de celle qui l'a précédée, d'une complexité nouvelle, et avec un degré d'autonomie.

-Non seulement y a-t-il autonomie, mais il y a aussi effet de retour des nouvelles organisations sur les anciennes: les anciennes conservent leurs particularités de fonctionnement, leurs lois, mais elles sont aussi modifiées par la présence d'une organisation nouvelle. Donc conservation-modification. Le lien entre les organisations présentés ici n'en est pas un de feedback simple entre éléments semblables, mais entre éléments qualitativement différents, avec des effets différents.

-Nous avons donc ici deux principes théoriques majeurs, celui de la complexité, et celui de l'autonomie des parties dans l'interdépendance dans un tout plus grand. (Morin)

e) Le biologique et le social

-Le social se fonde sur le biologique, donc le biologique est constitutif du social, mais il ne le détermine pas. Autrement dit, il y a des contraintes biologiques venant de la constitution des humains, mais ces contraintes sont toujours réinterprétées culturellement (féminisme). Mais ce n'est pas tout : les humains étant des être biologiques, des modifications biologiques peuvent affecter le monde social (modifications génétiques, phénomènes naturels, etc.).

-Il faut donc reconnaître que le monde humain social et culturel est partie du monde vivant en général, mais que les effets des caractéristiques du monde vivant passent par les particularités du monde humain.

f) L'absence de la nécessité

-L'absence de nécessité ontologique est liée non seulement au principe de l'historicité du monde, mais aussi à celui du désordre (Balandier).

Donc, ici, principe d'un monde contradictoire, mais dont les éléments de la contradiction sont aussi complémentaires.

2- L'individuel et le collectif dans le monde humain

a) La place de l'individu

-Le fait individuel dans le monde humain est fondé sur l'autonomie de l'organisme, avec son système nerveux, donc sa capacité autonome de perception du monde, et sa capacité de mouvement autonome. Tout fait humain passe par cette autonomie.

b) Le collectif

-L'aspect collectif des humains vient de l'interdépendance essentielle entre humains pour la survie en tant qu'humains.

Interdépendance physique, mais aussi interdépendance au niveau de l'apprentissage des usages humains (langage).

c) Le collectif et l'individuel sont parties intégrantes, complémentaires, mais distinctes, du monde humain social et culturel.

=Complémentaires : il y a toujours de personnes avec autonomie et collectivités. Distinctes : l'individu n'est pas la collectivité

Le problème se pose alors de concevoir la relation entre les deux.

d) Apprentissage

-Le fondement du lien entre les deux est l'apprentissage, c'est-à-dire l'incorporation des usages sociaux par les individus, mais aussi l'intériorisation par les individus des contraintes matérielles.

-Ce qui est incorporé est à la fois individuel, puisqu'incorporé dans une personne particulière, mais aussi collectif, puisque ce sont les usages, la langue et les significations du groupe qui sont incorporés.

Le processus par lequel ceci se fait, celui de l'éducation informelle, comporte une certaine marge d'aléatoire, puisqu'il y a une réponse de la personne, en fonction de ce qu'on peut appeler le tempérament (ce qui lui vient de son bagage biologique) et de son expérience, qui est par définition unique, du moins à certains points de vue (rang dans la famille, maladies).

Le collectif doit donc passer par l'individuel pour se perpétuer, mais ce passage comporte une marge d'incertitude (désordre).

Dans les sociétés où la différenciation sociale est grande, il y a des différences des apprentissages selon les classes.

-Lorsqu'incorporés dans l'individu, les usages deviennent individuels, ils structurent la personne, le social se personnalise. Il se personnalise selon l'expérience personnelle de l'individu dans son apprentissage. Il y a donc des variations dans la façon dont les usages sont intériorisés.

e) Habitus

-Bourdieu nomme cette personnalisation des usages sociaux en fonction des conditions de l'apprentissage l'habitus

-Trois points

=l'habitus est l'incorporation des contraintes passées (petite enfance)

=il est principe de pratiques actuelles (il les limite, mais pas de façon mécanique et déterministe)

=Mais il ne peut s'expliquer si on ne tient compte que de la situation actuelle (théorie du stimulus).

L'habitus met en relation le passé (les conditions de l'incorporation qui donnent le contenu à l'habitus individuel), le présent, c'est-à-dire la pratique actuelle, dans des conditions différentes de celles de l'incorporation, et le futur (en escomptant que l'effet passé se reproduira dans l'avenir; notion de stratégie inconsciente).

-L'habitus est-il ainsi seulement un principe de reproduction?

L'habitus reproduit les conditions de son incorporation. Il est durable. En ce sens, il est principe de reproduction.

Mais l'habitus se réalise dans des pratiques. Or les pratiques se font dans des conditions qui, par définition, ne sont pas les mêmes que celles de l'incorporation de l'habitus. Si ces conditions sont similaires, alors l'habitus tend vers la stabilité. Mais si les conditions ont changé, alors l'habitus produit des pratiques inadaptées, qui peuvent mener à l'insatisfaction et à des actions visant à changer l'ordre actuel.

-Cette position tient compte du fait que les humains sont des organismes avec autonomie du système nerveux (autonomie de perception et de mouvement), donc que les contraintes sociales passent par les individus. Toute étude du social doit incorporer cet aspect individuel. Mais cet aspect individuel ne doit pas mener à la négation des organisations, des institutions, qui sont externes aux individus, bien qu'elles aient besoin des individus (dont l'apprentissage les rend aptes à entrer dans les institutions) pour fonctionner et se perpétuer.

Il y a donc organisation à la fois externe et interne. Ce sont les personnes qui font vivre les organisations, mais ils vivent ces organisations comme une contrainte extérieure (Berger).

Les humains créent le monde, mais, dans cette création constante du social (Berger), ils n'agissent pas avec une liberté sans borne, mais avec une liberté à l'intérieur des contraintes internes (qui sont le social intériorisé) et dans des contextes avec des possibilités limitées (contraintes externes). Il y a donc à la fois des limites internes et externes au choix individuel libre.

-La pratique est donc la rencontre, d'une part, de dispositions acquises selon une logique passée et, d'autre part, de circonstances actuelles, ce qui confère aux pratiques une indépendance relative par rapport aux déterminations extérieures du présent immédiat (Bourdieu, Le Sens pratique, p. 94). Cette indépendance est celle du passé intériorisé, qui produit des pratiques réglées et qui assure une certaine permanence des pratiques, même dans des circonstances changeantes, donc qui assure la permanence dans le changement.

f) Principes de transformations par rapport à l'habitus

-Le décalage entre les circonstances d'acquisition de l'habitus et de son exercice

-Les circonstances mêmes de l'acquisition de l'habitus (résistance de l'organisme)

-La liberté des pratiques dans certaines limites. (Stratégies inconscientes)

3- Les unités sociales

a) La délimitation des sociétés

-L'anthropologie classique a posé comme objet des sociétés totalement indépendantes. Plusieurs auteurs classiques (Evans-Pritchard, entre autres) ont parlé de l'interdépendance

des sociétés les unes avec les autres, mais peu en ont vraiment tenu compte. Même en en tenant compte, on n'a pas inclus cet élément dans l'analyse.

-Par exemple, dans Les Nuer de Evans-Pritchard, on parle des Dinka et des Shilluk, mais l'analyse n'en tient pas compte de façon claire. De plus, Evans-Pritchard nous dit que le mot Nuer est rarement utilisé. Ce qui compte pour les Nuer, c'est l'appartenance lignagère à différents niveaux, mais surtout au niveau des lignages inférieurs.

-Un autre exemple : les Iroquois et les Hurons.

Il s'agit dans les deux cas de confédérations de peuples qui se sont unis probablement pour des raisons de défense. L'unité sociale de base est-elle la confédération ou les tribus?

-Les chasseurs-cueilleurs

Ici, l'appartenance est fondée sur la parenté, mais une parenté interprétée largement et sujette à des stratégies momentanées. Mais il y a aussi des relations entre peuples.

b) Problème de la position classique

-Le problème vient ici de la projection dans des situations autres du mode de vision des unités sociales caractéristiques de l'idéologie des États-nations dans lesquels nous vivons. Cette vision : unités discrètes facilement indentifiables à l'intérieur de frontières géographiques stables et avec appartenance univoque à ces unités.

-Or, plusieurs sociétés (les nôtres comprises) ne sont pas des unités discrètes, malgré ce qu'en dit le discours idéologique. Elles n'ont quelquefois pas de frontières géographiques stables, et la définition de l'appartenance peut se faire de diverses manières.

c) Solutions

-Une solution : Amselle et le métissage. Toutes les sociétés sont le résultat des mélanges de populations. Amselle affirme même que l'idée de tribus ou de peuples distinctifs en Afrique est le résultat du colonialisme. Position exagérée. Mais point important.

-Créolisation culturelle

Idée que les cultures s'interinfluencent et donnent des cultures nouvelles, comme c'est le cas du créole dans les langues.

-Critiques de l'identité culturelle vue comme donnée. Benedict Anderson et les communautés imaginées.

-Bourdieu : la définition explicite de la réalité

Les unités sociales sont définies symboliquement, sur la base d'éléments objectifs présents, mais la définition explicite change ces éléments, leur donne une nouvelle signification. Efficacité des symboles. Mais aussi luttes autour des symboles. Les unités sociales sont sujettes à redéfinition et à des luttes autour de ces redéfinitions.

-Il faut donc redéfinir la question des unités sociales.

=Les unités sociales peuvent être clairement identifiées ou non selon le cas.

=Les unités sociales peuvent s'emboîter les unes dans les autres

=Les unités sociales, même lorsque l'on peut les identifier, sont nécessairement en contact les unes avec les autres : contact par le commerce, par les intermariages, par des échanges rituels (Kula, Potlach), par la guerre, etc.

=La délimitation des unités sociales est une réalité symbolique qui est objet de luttes. Cette délimitation se fonde sur des éléments objectifs (langue, religion, folklore, coutumes, etc.), que l'on définit explicitement comme marqueurs de l'identité, donc comme éléments servant à marquer la frontière entre nous et les autres. Cette délimitation symbolique peut mener à des affrontements militaires.

=La situation actuelle des unités sociales se définit aussi par l'insertion de chacune dans le système mondial (voir cours 7 et 8)

4- - Le social et le culturel

a) Définitions

-Dans ce cours, le social est défini par les relations sociales (parenté, regroupements, etc.), alors que le culturel fait référence au symbolique, au sens, à la signification. Donc d'un côté, les relations, de l'autre les significations (explicites ou implicites). Mais les deux sont interreliés.

b) Efficacité des symboles

-On l'a vu, le symbolique peut faire exister quelque chose qui auparavant n'existait pas comme tel (définition des unités sociales). Ici, distinction entre espace social objectif et définition subjective, telle que présentée par Bourdieu.

c) Espace social

-Caractéristiques

=Espace structuré objectivement

=Espace différencié, donc différentes positions possibles pour les individus

=Espace différencié selon l'accès différentiel à des ressources, donc espace hiérarchisé

=Espace différencié selon plusieurs dimensions

-Les dimensions de l'espace social selon Bourdieu :

=Dimension économique : accès à la richesse (dans nos sociétés, revenu et richesses accumulées, donc capital).

=Dimension sociale : les relations, le rang reconnu

=Dimension culturelle : connaissances, titre, disposition envers la connaissance.

L'espace social est un espace différencié à partir de ces dimensions.

Les individus intériorisent les contraintes liées à leur position dans l'espace social (voir section sur l'habitus). Des individus placés dans des situations semblables ont toutes les chances d'avoir des dispositions semblables, mais ce n'est pas un processus mécanique et automatique.

d) Pouvoir et domination

-La différenciation de l'espace social entraîne des différences au sujet du pouvoir.

=Le pouvoir, dans un premier sens, est la capacité de faire de ce que l'on veut même contre l'opposition des autres; et aussi la capacité de forcer d'autres à faire certaines choses (Weber).

Mais, dans un second sens, selon Foucault, le pouvoir fait référence à la discipline, c'est-à-dire à l'incorporation dans les corps de la contrainte sociale. Dans ce cas, le pouvoir est en nous, il est une sorte d'habitus qui nous fait accepter la contrainte.

Dans un troisième sens, toujours selon Foucault, le pouvoir est une dimension de toute relation sociale, un micro-pouvoir analysé en détail par l'anthropologie féministe. Le pouvoir est diffus, présent partout. Dans ce troisième sens, le pouvoir est une relation, jamais à sens unique. Le pouvoir est toujours lié à une réaction de l'autre.

=Concentration du pouvoir

Le pouvoir peut aussi se concentrer dans des organisations particulières. Le pouvoir devient alors organisé. Le pouvoir organisé se définit par le monopole légitime de la violence physique (Weber) et de la violence symbolique (Bourdieu), un monopole qui, dans nos sociétés, est celui de l'État. La violence physique fait référence au monopole de la force (policrière et militaire). Il peut y avoir d'autres formes de violences physiques, (crime de divers ordres, y compris le crime organisé), mais ces formes ne sont pas légitimes. Quant à la violence symbolique, elle fait référence au fait que l'État est l'organisation qui a pour mandat de définir la réalité, bien que, sur ce point, il y ait souvent des contestations de la définition donnée par l'État, surtout par les intellectuels, mais pas seulement.

-La domination

=Le pouvoir se fonde sur la domination, qui devient l'hégémonie lorsque cette domination est légitime. La domination se définit comme une caractéristique des ensembles sociaux, présente partout, fondée sur le monopole du pouvoir par certaines personnes ou organisations sur les autres.

Dans ce cadre, je définis l'autorité comme la domination légitime dans toutes relations sociales. L'hégémonie se définit comme la domination légitime centralisée et la légitimité comme la qualité d'un pouvoir ou d'une domination accepté.

=La domination est une composante de l'espace social.

=La domination et le pouvoir ne sont toutefois pas à sens unique. Les dominés réagissent, ils en sont pas passifs. La domination et le pouvoir sont donc des relations à deux directions, mais avec un pôle de la relation qui a plus de force, car plus de légitimité ou plus de moyens.

e) La coopération

-La coopération est l'envers et le complément de la domination. Elle se définit par la participation de plusieurs à une oeuvre commune. La coopération est fondée sur l'égalité relative et sur la volonté de partager. Évidemment, la coopération n'est pas exempte de pouvoir et de domination. Mais elle est présente néanmoins dans les relations sociales.

Même les relations de domination comportent un aspect de coopération, qui est une sorte de contrat social implicite. Ce contrat social implicite se définit par la réciprocité, mais inégale : il s'agit souvent de l'acceptation du pouvoir des dominants par les dominés en échange de la protection militaire ou policrière ou du maintien des conditions de vie. Autrement dit, l'inégalité de pouvoir peut être légitime et acceptée. Mais si les dominants n'assurent plus la protection ou les conditions de vie, donc si la réciprocité inégale n'est pas maintenue, il peut y avoir des révoltes des dominés (révoltes paysannes en France au 18e siècle, par exemple).

L'opposition coopération/domination est homologue à celle altruisme/intérêt.

-La coopération et la domination sont donc deux aspects contradictoires et complémentaires des relations sociales structurées.

5- Modes de structuration du social et du culturel

a) Structuration du socioculturel

-Le monde humain est organisé, structuré en lui-même et non seulement dans nos théories. Nous avons tous une appréhension pratique de cette structuration dans différentes organisations (par exemple, l'université).

b) Modes de structuration vus à date.

-Légitimité : mode de structuration symbolique des relations sociales qui est à la base de l'autorité et de l'hégémonie.

-Coopération : mode de structuration des relations sociales sur une base égalitaire.

-Définition explicite des divisions sociales.

-Domination et pouvoir

c) Champs sociaux (Bourdieu)

-L'univers social est en général segmenté en espaces qui ont une certaine autonomie dans le tout. Par exemple l'économie dans nos sociétés. Ou l'État dans la monarchie absolue. Bourdieu a appelé ces espaces des champs.

-Le concept de champ a pour objectif :

=de montrer que les divisions internes aux sociétés sont créées historiquement

=que donc les grandes divisions caractéristiques de nos sociétés ne sont pas universelles.

-Le champ social est un univers qui participe de la totalité sociale mais qui a une certaine autonomie (Turner). Autrement dit, le champ subit les contraintes de la totalité, mais son autonomie relative lui donne la possibilité de développer des actions ou logiques spécifiques, différentes de celles imposées par la totalité.

-Les champs en tant qu'espaces semi-autonomes se développent selon leur propre rythme. Ils ont donc des temporalités différentes, liées à des modes de fonctionnement différents. Ces temporalités différentes marquent l'hétérogénéité des champs, même à l'intérieur d'un espace social qui les unit et leur impose une logique d'ensemble. Donc logique d'ensemble, mais aussi logique locale. Le tout est plus grand que les parties (logique d'ensemble), mais l'addition des parties est plus que tout (l'addition des logiques locales donne plus que la logique de l'ensemble). On y reviendra.

d) Institutions

-Les institutions, comme les champs, sont des créations sociales historiques. Il s'agit d'organisations avec un degré d'autonomie, donc possédant leurs propres normes, leurs activités et des moyens pour les maintenir à l'intérieur de certaines limites.

-Les champs sont des espaces quasi-autonomes. Les institutions sont des organisations, donc des ensembles de personnes et d'activités identifiables. Exemple de champ : économique; exemple d'institution : une entreprise. En fait, l'institution est plutôt le mode d'organisation des entreprises vu comme normal

-L'institutionnalisation comme processus est un processus de consécration d'une organisation ou d'une activité comme normale ou même comme naturelle. Il s'agit donc d'un processus à la fois

organisationnel (mise en place d'un cadre, de modes de relations sociales, d'une hiérarchie, tout cela ayant une certaine stabilité) et symbolique (légitimation, donc justification à l'aide de significations).

-Les champs et les institutions ne sont jamais totales. Tout comme les sociétés, ils se fondent sur une légitimité qui se veut totale, mais qui ne l'est jamais.

Donc les champs (et les institutions) se créent dans l'opposition.

=Tout d'abord, tout champ se crée en opposition à d'autres champs déjà existant. Par exemple l'État, qui se crée aux dépens de formes antérieures de domination moins concentrées, se légitime de moins en moins par l'appel à l'au-delà, mais par ses propres références (maintien de l'ordre, etc.; en Occident, ceci survient à la fin du moyen-âge, par exemple avec Machiavel). Pour donner un autre exemple, l'autonomie du marché aux 18-19e siècles a été créée contre la prétention des rois à régler les activités économiques en fonction de leurs intérêts propres. Le marché est devenu un mécanisme impersonnel, donc qui semblait fonctionner de lui-même naturellement, contre l'arbitraire des rois. Mais le marché comme régulateur des liens sociaux n'est pas plus naturel que la monarchie.

Il a fallu toute sorte de mesures économiques, mais aussi politiques et sociales, et des justifications doctrinales (Adam Smith et La richesse des nations) pour que le marché émerge comme institution dominante de distribution de la richesse. Un des moyens idéologiques pour le justifier : la rationalité. Par la suite, le marché apparaît comme naturel.

-Donc les champs (et les institutions) se créent dans l'opposition.

Quand ils sont créés, il y a à l'intérieur des champs et des institutions des oppositions autour des enjeux du champ ou de l'institution. Par exemple, dans le marché, il se crée des oppositions autour de la richesse (par exemple la concurrence, qui est le fonctionnement même du marché), des oppositions autour des politiques (fermeture ou ouverture du marché, réglementation des conditions de travail ou non, contrôle ou non des prix, maintien de la valeur ou dévaluation de la monnaie, sécurité ou non dans l'emploi, sécurité sociale ou non, etc.) et des stratégies conflictuelles des entreprises et des syndicats, etc.

=Ce autour de quoi on se bat et qui devient un moyen d'améliorer sa position dans le champ, Bourdieu l'appelle le capital.

Donc capital économique, enjeu et atout dans le champ économique, etc.

Capital social : relations

Capital culturel : diplômes, renommée, etc.

Ces capitaux se synthétisent dans le capital symbolique, qui est l'amalgame de tous les capitaux, dont la force est variable.

e) Classes sociales

-Les divisions internes aux sociétés sont de deux ordres : des divisions objectives dans l'espace social (intériorisées comme contraintes dans l'habitus) et des divisions explicites. L'espace social, du moins dans les sociétés différenciées, est hiérarchisé selon diverses dimensions, mais cette hiérarchie est lisible de diverses façons. Donc les divisions objectives de l'espace social selon diverses dimensions ne sont pas nécessairement définies explicitement comme telles. Ce qui pose problème pour les théories habituelles des classes sociales qui définissent les classes comme divisions objectives, mais définies explicitement, donc reconnues.

-Pour Bourdieu, un même espace social peut se lire de diverses façons. Il y a lutte pour la définition légitime de l'espace social, il y a lutte de représentations.

Bourdieu parle de l'opposition entre diverses lectures du monde comme luttes de représentation, donc des luttes au sujet de la représentation du monde, des luttes pour la définition du monde. Les chercheurs en sciences sociales sont partie de ces luttes, dans lesquelles ils font valoir leur compétence acquise après de longues études. Étant partie des luttes de représentations, les sciences sociales ont donc des limites dans leur « objectivité ».

6- Contestation de l'ordre social et de la légitimité

-Les luttes de représentation portent sur le sens du monde. Elles peuvent porter aussi bien sur des aménagements à l'intérieur de la légitimité existante que sur cette légitimité même.

=Dans le premier cas, on peut citer les affrontements de partis politiques dans nos sociétés; ou bien les révoltes paysannes qui s'opposent à une augmentation de taxe ou aux prêts usuraires, mais en acceptant la légitimité du système.

=Dans le second cas, il s'agit de la remise en question du cadre social général qui jusque-là apparaissait comme allant de soi. Dans ce cas, il y a bris du caractère naturel de l'ordre social, bris de ce que les Comaroff appellent l'hégémonie.

-En réalité, la contestation peut entrer dans plus que deux catégories, selon qu'elle porte sur la légitimité de l'ensemble de l'ordre social ou sur des aménagements, mais aussi selon qu'elle est plus ou moins explicite.

Il y a en effet des contestations totales, mais mal articulées : par exemple, les mouvements millénaristes. Il y a toute une gradation entre un malaise ressenti mais mal identifié et un mouvement révolutionnaire, avec une idéologie claire et des problèmes identifiés.

-La contestation peut donc prendre diverses formes. Mais elle porte toujours sur la représentation, sur la façon de lire le monde. Nous reviendrons sur les luttes de représentation quand nous parlerons de transformations sociales.

D- La structure sociale comme totalité

1- Nature du tout social

a) Les sociétés comme systèmes ou comme organisations (Morin)

-Il ne fait aucun doute qu'il y a de l'organisation dans les ensembles sociaux. On voit aussi intuitivement qu'il y a une certaine totalisation des ensembles sociaux et culturels à l'intérieur de certaines frontières.

Le mot totalisation fait référence au fait qu'il y a des interrelations entre les éléments à l'intérieur d'une frontière.. Le problème est précisément celui de la conceptualisation de ces interrelations (et de la frontière, comme on l'a déjà vu). .

-La théorie de systèmes est une théorie relativement nouvelle qui donne un modèle de l'organisation des parties dans un tout. Le systémisme voit les éléments d'une totalité comme liées et ayant les unes avec les autres des liens précis. Ces liens sont déterminés par le tout et sont des liens de causalité, mais aussi des liens de causalité circulaire, de feedback. Le systémisme dans sa forme initiale est une théorie des équilibres : équilibre du système, et équilibre des relations entre éléments

-Il faut modifier ce paradigme, le complexifier et le dynamiser. Il faut remettre en question le postulat de l'équilibre.

b) Les totalités sociales

-Le monde humain forme une certaine totalité, que l'on a tenté de cerner d'une certaine manière, dans sa forme actuelle, par la notion de système-monde. Mais la totalité humaine est aussi une totalité fondée sur une expérience similaire, expérience du monde matériel, expérience de la pratique individuelle et collective, expérience du sens et de la représentation. Cette expérience est à la fois universelle, culturelle et individuelle, donc à la fois semblable et diverse.

-Le monde humain dans sa totalité est donc un monde dont la totalité a des effets, mais aussi un monde segmenté de diverses façons.

-Le système-monde en tant que manifestation actuelle, historique et partielle de cette totalité humaine est une totalité qui a un effet (par exemple, la globalisation), mais qui est constituée de parties qui ont une certaine autonomie. La totalité existe, elle conditionne les parties, leur impose des limites, mais elle laisse une marge d'autonomie plus ou moins grande aux parties. Autrement dit, il y a une logique du tout, mais cette logique laisse du flou. Cette position constitue une contestation de la théorie de la dépendance et du développement inégal, qui voit le système mondial comme totalement intégré autour des intérêts des pays industrialisés.

-La conception du système-monde, inspirée de Wallerstein et qui se rapproche de celle de Turner mentionnée plus haut, est fondée sur le principe de l'interrelation entre les éléments (dans ce cas-ci, les régions, mais avec une marge d'autonomie).

c) Le contenu des sociétés

-Comme on l'a vu, on ne peut définir une façon unique et universelle de délimiter le contenu des sociétés. Il n'y a pas de champs universels. Il n'y a que des champs créés historiquement, dans des circonstances données.

-Si on adopte ce point de vue, il est nécessaire de définir les éléments internes en fonction de la réalité historiquement développée de chaque société. De plus, les relations entre les éléments sont aussi historiquement constituées.

d) Cohérence du tout social et cohérence du raisonnement

-Les totalités sociales ont une certaine cohérence, elles ont une logique dominante. Mais cette logique est partielle, elle laisse du flou, elle laisse une marge de manoeuvre variable aux différents champs. La logique du tout social ne peut être représentée selon la logique du raisonnement. La logique du raisonnement est celle de la connaissance, celle que nous utilisons dans la définition de nos concepts, de nos approches et de nos théories. La connaissance est raisonnement. En tant que tel, le raisonnement ne doit pas se contredire. Mais la réalité sociale est partielle, souvent contradictoire. Il faut donc laisser la place dans nos théories pour une logique partielle, pour la diversité des logiques de champs, et même pour la contradiction.

-La logique de la totalité laisse place à l'autonomie partielle des parties historiquement constituées (voir Wallerstein, Turner et Bourdieu). Il y a donc possibilité de logiques contradictoires.

-La cohérence du tout est aussi minée par le hasard, qui fait exister du nouveau souvent incompatible avec ce qui est structuré

-La totalité existe bien, elle est structurée selon une logique dominante, mais elle laisse place à l'autonomie locale et à la contradiction. Une logique locale contradictoire peut historiquement devenir logique dominante.

2- Les individus et la totalité sociale

-Les individus ont une marge de manoeuvre dans la totalité sociale. Mais une marge limitée par les contraintes sociales intériorisées et par les contraintes extérieures. Le lien entre individu et société est à la fois un lien de cohérence partielle, d'homologie partielle (de la partie de du tout), mais aussi un lien contradictoire.

E- Déterminisme et causalité

1- Définition des termes

a) La nature de la causalité

-La causalité est une relation qui fait que si un élément est présent, un autre doit nécessairement s'ensuivre.

Chez Aristote, la causalité recouvre quatre éléments :

=la cause finale, c'est-à-dire la fin détermine les moyens ou le processus

=la cause formelle : le tout détermine la partie

=la cause matérielle : la matière détermine le mode d'existence

=la cause efficiente : un élément entraîne des effets.

-La causalité est généralement limitée explicitement maintenant à la cause efficiente. Mais les autres notions de causalité sont encore utilisées

=explication par la fin : téléologie dans l'évolutionnisme, le marxisme et la théorie de la modernisation et de la globalisation; aussi chez Malinowski.

=explication par la forme : causalité structurale (Radcliffe-Brown, Lévi-Strauss, Dumont, Sahlins, culturalisme, structuro-marxisme). On vient d'en voir les limites.

=explication par la matière : matérialisme dans le marxisme et dans l'écologie.

-Mais la notion de causalité est surtout limitée à la cause efficiente, c'est-à-dire à des éléments dont la présence entraîne des effets.

b) Le déterminisme

-Le déterminisme désigne une causalité totale et sans exception. Dans ce cas, il y a rejet du probabilisme. Le déterminisme peut se fonder sur la causalité efficiente, sur la causalité formelle ou sur une combinaison des deux. Dans ce dernier cas, un élément conditionne le tout qui, en retour conditionne les autres parties.

-Exemples :

=Déterminisme de la cause efficiente : déterminisme de l'économie chez Marx, structure de l'esprit chez Lévi-Strauss, idéalisme chez Dumont.

=Déterminisme de la cause formelle : structuro-fonctionnalisme

=Déterminisme composite : Althusser (déterminisme du tout, mais détermination en dernière instance de l'économie.

2- Limites de la causalité dans le social

a) Dans le social

-La réalité humaine est plus complexe que la réalité physique. Les principes de la physique moderne nous donnent certaines idées sur la façon de cerner la complexité sociale.

-Le monde social est foncièrement indéterminé et historiquement constitué. Les relations entre éléments du social sont probabilistes. L'interaction entre éléments est complexe, avec boucles et effets de retour. Il y a des événements imprévisibles qui modifient la structure. Il n'y a donc pas de détermination, mais conditionnement partiel des structures sociales et culturelles déjà constituées qui limitent les possibilités de variations futures.

-Tout comme dans le monde physique, il y a causalité efficiente dans le monde humain, surtout dans les activités instrumentales, donc dans des contextes limités. Il y a aussi une causalité complexe dans certains domaines d'activités : par exemple, en économie, le jeu sur le taux d'intérêt pour contrôler la valeur de la monnaie. Dans ce cas, il y a plusieurs séries causales interreliées dans une causalité complexe, mais pas sûre à 100%.

b) Types de causalité sociale

Il n'y a pas de voir différents types de causalité dans le domaine socioculturel

-Causalité simple : une cause, un effet.

-Causalité complexe : ensemble interrelié de causes pour un effet ou plusieurs effets.

-Causalité à rebours : rétroaction (stabilité), mais aussi renforcement mutuel (mouvement).

-Causalité formelle : effet d'une totalité ou d'une configuration sur ses éléments (effet de totalité).

3- Autres modes de relations entre éléments dans le social

a) Relations de sens

-Lévi-Strauss a limité les relations de sens à deux procédés, la métaphore et la métonymie, qui sont deux formes de l'analogie

=Analogie : ressemblance établie par l'imagination entre deux ou plusieurs objets de pensée essentiellement différents

=Métaphore : procédé de langage qui consiste dans un transfert de sens (par exemple, terme concret dans un contexte abstrait). Ex. : racine ou source du mal.

=Métonymie : procédé qui consiste à exprimer un concept par un autre qui lui est relié; par exemple, la partie pour le tout, ou le contenu pour le contenant. Boire un verre.

-La métaphore et la métonymie sont deux procédés par lequel le sens se transmet, elles ne constituent pas en tant que telles des relations de sens.

b) Autres types de relations possibles au niveau du sens (inspirées partiellement de la théorie des ensembles)

-Relations d'extériorité : par exemple, la compatibilité entre deux éléments extérieurs l'un à l'autre (Weber), une compatibilité qui peut être partielle ou totale entre deux doctrines ou entre doctrines et habitus

-Relations d'intériorité

=Immanence : participation à une totalité ou similitude de contenu (par exemple, le confucianisme au Japon qui devient à la fois une doctrine morale explicite et un habitus moral)

-Relations partiellement d'intériorité et d'extériorité

=homologie totale ou partielle (forme) ; donc contenu partiellement semblable (par exemple, le romantisme et l'individualisme en Occident au 19e siècle); mais aussi participation à une même totalité, avec autonomie partielle (par exemple, dans les sociétés occidentales capitalistes, les doctrines de l'individualisme en philosophie, du marginalisme en économie et celle des droits des personnes en politique et juridique; ces doctrines ont des principes en commun, entre autres l'importance des individus, mais elles ont des éléments différents étant donné leur inclusion dans des champs différents)

=un élément se développe à partir d'un autre dont il se sépare et dont il partage encore partiellement les caractéristiques, mais avec quelque chose de nouveau (par exemple, la science qui se déploie à partir de la philosophie, qui maintient la nécessité de la cohérence du raisonnement, mais qui élimine la question de l'être et des causes premières).

=contradiction, qui comporte toujours une certaine complémentarité des termes opposés (par exemple le matérialisme et l'idéalisme qui se placent tous deux du point de vue d'une causalité totale)

Ces relations sont exprimées ou appréhendées de façon plus ou moins confuse.

c) Relations matérielles ou matérielles/symboliques

-interdépendance mutuelle ou à sens unique (par exemple, la symbiose ou le parasitisme en écologie) (dans le domaine des sciences sociales, le marché comme organisation et son lien à la théorie du marginalisme)

-interdépendance, mais avec autonomie partielle (par exemple, dans nos sociétés, l'interdépendance entre le marché et l'État)

-contiguïté nécessaire ou due au hasard (place contiguë dans l'espace social; un bloc de glace qui nous tombe sur la tête)

-causalité efficiente, formelle (force de la représentation, donc symbole qui fait exister une nouvelle organisation ou une nouvelle unité sociale; effets inattendus)

-surgissement d'un élément d'un autre (par exemple, surgissement de la vie dans le monde physique, surgissement de l'humain dans l'évolution du vivant).

-opposition ou contradiction (par exemple, le fonctionnement contradictoire du capitalisme, ou bien la lutte des classes, etc.).

c) Relations temporelles

-Consécutif : des éléments qui se suivent dans le temps, avec possibilité de relations d'un autre type (par exemple, causalité) mais pas nécessairement.

-Simultanéité : deux éléments qui existent en même temps.

-Rémanence : persistance d'un phénomène après la disparition de sa cause.

Tous ces types de relations doivent être précisés et développés.

Ce que je veux souligner ici, c'est qu'il faut complexifier l'idée qu'on se fait des relations éléments du socioculturel, qu'on ne peut se limiter aux relations de causalité et d'analogie.

F- Modes de transformations sociales

Préliminaires

Il n'y a pas de théorie générale du changement social, si on entend par là un ensemble de propositions s'appliquant à tous les cas, ou bien une séquence de stades universels. Ce qu'on peut développer, cependant, c'est une approche formelle de la dynamique sociale et culturelle qui inclut aussi bien la reproduction sociale que le changement. Autrement dit, nous pouvons définir des concepts ouverts permettant, en les particularisant pour qu'ils s'appliquent à des situations spécifiques, de rendre compte aussi bien de la reproduction que du changement. Nous avons vu plus haut certains des mécanismes de reproduction (habitus, institutionnalisation, etc.). Dans cette section, je vais présenter les divers points à partir desquels des transformations sociales ou culturelles peuvent apparaître. Il s'agit donc de développer un cadre d'analyse, autrement dit une série de questions, qu'on peut utiliser pour analyser diverses situations.

1- Mise en place d'un ordre

a) Processus historique

-Le processus de mise en place d'un ordre est historique. Il s'est donc construit graduellement, dans des péripéties qu'il s'agit dans chaque cas d'élucider.

-Ce processus est fondé sur les structurations antérieures, mais il s'agit d'un processus de modifications de ces structurations. Donc processus à la fois fondé sur la reproduction des structurations existantes et qui les modifie. Il y a donc au niveau théorique complémentarité de la reproduction et des transformations.

-Ce processus se fonde en bonne partie sur les contradictions internes des structurations existantes. Mais il peut aussi provenir de l'extérieur de l'unité sociale étudiée, donc d'une dialectique de l'intériorité et de l'extériorité.

-Les structurations existantes limitent les possibilités de transformations, mais pas de façon absolue. Car il peut surgir quelque chose de tout à fait nouveau, soit à cause d'événements aléatoires, soit à cause de l'activité humaine (la créativité; on y reviendra). Il n'y a donc pas de déterminisme des structures existantes, mais conditionnement.

-Le processus de reproduction-transformation est complexe, mettant en jeu de nombreux éléments reliés de diverses façons. Il est impossible de dégager une causalité universelle présente dans tout processus de transformations sociales.

b) Seuils

-Quand on parle d'ordre ou de structurations, on fait référence à un mode d'organisation dans lequel il y a une certaine stabilité, un agencement ordonné des parties, une logique. Cet agencement, cette logique ne sont jamais totaux, ils laissent place à la contradiction et à l'autonomie des parties. Mais c'est néanmoins une logique.

-Cet agencement ou cette logique se distingue des logiques ou agencements antérieurs. Il y a donc un moment où cette logique se met en place au détriment de logiques antérieures. Ce moment signifie qu'on a dépassé un seuil.

-Le seuil est la ligne de démarcation entre deux formes différentes de logique ou d'agencement. Le seuil est franchi quand la nouvelle logique s'établit contre l'ancienne, quand elle devient dominante. L'ancienne peut continuer d'exister, mais dans une situation subordonnée.

-Le problème de l'identification des seuils vient de ce que les nouvelles structures commencent à se construire dans les anciennes et que ces anciennes continuent d'exister lorsque les nouvelles se sont établies comme dominantes.

-Il faut modifier la notion de seuil.

Autrement dit, il faut reconnaître à la fois le caractère discontinu des transformations sociales (le passage d'une structure à une autre) et son caractère continu (ce passage se fait dans le temps, se construit dans le temps, et il prend du temps; ce passage se fait dans l'opposition/complémentarité entre deux formes de structuration).

-Il faut donc utiliser ici au sens plein du mot la notion de construction historique, qui suppose une mise en place graduelle dans le temps. Le seuil, autrement dit, est une période de transition plus ou moins longue dans laquelle une structuration nouvelle, originant de l'intérieur d'un ensemble social ou de l'extérieur, se met en place dans une structure ancienne, puis au détriment de cette structuration ancienne, en utilisant plus ou moins d'éléments de cette ancienne structuration.

2- Les failles et faiblesses de l'ordre social

-Les failles et faiblesses de l'ordre social se situent à divers niveaux. Il s'agit là non pas d'éléments nécessairement présents, mais qui peuvent jouer dans les transformations. Le principe ici n'est pas qu'il faille définir un ou des facteurs premiers de changements, facteurs toujours présents dans les transformations, mais de définir les endroits d'où les transformations peuvent surgir. Donc sortir de l'idée du déterminisme. L'idée est que l'ordre social n'est jamais total et qu'il comporte toujours des failles et des faiblesses qu'il s'agit d'inventorier théoriquement, pour voir dans des cas précis lesquelles sont en jeu. Les transformations sortent de ces failles, mais souvent avec ajout de nouveautés. Il faut donc répertorier les failles possibles et les facteurs de nouveauté.

-L'ordre social se présente sous la forme d'une totalité incomplète, et ce sont les facteurs qui génèrent cette incomplétude qu'il faut tout d'abord analyser. L'ordre social se maintient et se transforme à travers divers processus, et c'est à partir de ces processus qu'on peut voir les failles de l'ordre social.

a) Failles du côté de l'habitus

- La transmission de l'habitus n'est pas automatique, il y a des problèmes d'inculcation. En effet, les personnes sont des organismes qui répondent à l'apprentissage. Dans toutes les sociétés, il y a des personnes qui sont considérées comme des déviants. Ce qui signifie que la transmission des usages est sujette à des ratés. C'est donc un processus de nature statistique, valable seulement dans un certain pourcentage de cas (variable de société en société). La transmission de l'habitus est donc ouverte à l'indétermination. Évidemment, s'il y a une seule personne ou un petit groupe pour lequel l'inculcation pose problème, cela ne mène pas nécessairement à des transformations sociales majeures (Parsons) : tout système social a des mécanismes pour gérer ces ratés de l'inculcation. Mais si assez de personnes sont dans ce cas, alors le mécanisme premier de maintien de l'ordre à travers les individus pose de sérieux problèmes sociaux. Ces problèmes peuvent être réglés par le renforcement des mécanismes de contrôle (c'est une forme de transformation sociale, comme dans le cas des procès pour jeunes comme adultes). Ils peuvent aussi donner lieu à de nouvelles formes sociales. Dans ce

cas, les transformations sont en général graduelles, mais elles peuvent entraîner des modifications majeures (on y reviendra).

-L'habitus définit des dispositions adaptées à la place dans la société. Mais ces dispositions apprises laissent place à une certaine variation. Il y a un caractère ouvert de l'habitus, qui laisse place à l'indétermination à l'intérieur de certaines limites. Les personnes définissent des stratégies, conscientes ou inconscientes, en fonction de leur habitus et de leur lecture des circonstances. Il y a adaptation ou difficulté d'adaptation de l'habitus aux circonstances.

-Un habitus appris dans des circonstances données peut ne plus être adapté aux nouvelles circonstances (modification des institutions, des champs, des collectivités, des hiérarchies). Ex: samourais et paysans face au marché au Japon dans la période Edo (1600-1868). Cette mésadaptation peut mener à différentes réponses plus ou moins néfastes pour l'ordre social (retrait, révolte, etc.). Ex.: révoltes paysannes pour rétablir l'ordre moral au Japon. Autre exemple: attentes du système d'éducation chez Bourdieu. L'habitus donne lieu à des stratégies pour faire face, efficacement ou non à la situation. Ces stratégies peuvent modifier la situation. Dans ce cas, il y a un jeu de l'habitus et stratégies, mais dans des circonstances changées par rapport à celles de l'inculcation.

b) Du côté des éléments institués

-Modifications des règles : les règles, implicites ou explicites, donnent un éventail (plus ou moins large) de comportements possibles. Il y a donc variation à l'intérieur même de ce qui est acceptable.

Si les pratiques se concentrent à une extrémité de l'éventail, il peut y avoir une modification imperceptible de la règle (et donc de l'habitus qui y correspond) ou de l'interprétation de la règle. Il y a ce que j'appelle la «dérive» de la règle.

-Les éléments institutionnalisés (champs, institutions, collectivités, hiérarchie) ont une logique qui entraîne des conséquences. Donc ensembles de logiques locales, liées d'une certaine façon à la logique de la totalité, mais avec autonomie interne. Les aléas de la conjoncture interne et la définition de solutions aux problèmes que ces aléas créent mènent à des ajustements. Ces ajustements peuvent mener à des modifications qui font en sorte que la logique interne d'une champ ou d'une institution n'est pas compatible, au moins partiellement, avec la logique d'autres institutions (par exemple, le marché du travail et les obligations familiales dans notre société, ou les décalages entre éducation et marché du travail) ou même avec la logique de la totalité. Donc il peut y avoir une logique locale, qui peut être plus ou moins compatibles avec d'autres logiques locales, qui peut même être en conflit avec d'autres logiques locales ou avec la logique de l'ensemble. Par exemple, la logique du marché par rapport à la domination seigneuriale en Europe à partir du 16e siècle. Ou bien la logique du travail qui nuit au fonctionnement de la famille. Donc conflits entre champs, institutions (Ex. : travail et éducation), et possibilité d'extension d'une logique locale à l'ensemble du système (par exemple, logique du marché en Europe à la fin du moyen-âge). Il y a aussi la possibilité de conflit entre principes divergents de hiérarchisation sociale (naissance et argent au 16e siècle; mérite vs accès aux bonnes écoles en éducation).

-La mise en place des champs et des institutions se fait dans une situation de conflit face aux champs ou institutions existantes; donc conflit au sujet des frontières, frontières qui sont au fondement de l'autonomie interne partielle (surgissement).

-Les institutions, les champs, les modes de hiérarchisation, lorsqu'institués, ont aussi un ensemble de points de failles, de divisions, de conflits internes. Il y a dans les institutions et les champs des luttes pour définir ce qu'est le champ ou l'institution face à d'autres champs ou institutions et par rapport aux enjeux internes du champ ou de l'institution. Il y a donc des luttes de représentation qui peuvent mener à la modification du rapport de force interne du champ, à la redéfinition des enjeux, et tout cela peut mener à la constitution d'autres champs ou institutions.

=Or ces luttes ne sont pas gagnées d'avance. Les luttes ouvrent sur l'incertitude. En fait, il y a des luttes pour la définition des champs et des institutions, pour l'imposition de leur autonomie relative, et pour l'imposition de règles à l'intérieur de chaque champ ou institution. Les luttes pour la définition des règles du champ rendent l'existence du champ plus autonome (entente sur les enjeux et sur la nécessité de l'autonomie face à l'extérieur). Mais elles ouvrent aussi sur l'incertitude.

-Les institutions sont liées à d'autres institutions qui empiètent sur leur fonctionnement. C'est le cas en particulier dans les périodes de crise (Ex. : coupures actuelles dans les budgets de l'État et éducation). Il y a dans ce cas un jeu entre l'autonomie du champ et de sa participation à la totalité (qui est en redéfinition).

-L'institutionnalisation est souvent le fruit de stratégies qui ont des conséquences inattendues. Ex.: monarques qui favorisent le développement du marché, marché qui entraîne le développement de groupes sociaux et de pratiques contraires à la longue aux intérêts monarchiques; résidence alternée dans le Japon féodal Japon qui encourage le marché malgré une position morale officielle contraire au commerce.

-Les luttes de représentation au sujet des unités sociales peuvent mener au fractionnement des ces unités et à la naissance de nouvelles unités.

c) Conflits et contradictions

-Les luttes de divers ordres entre les humains sont probablement le mode le plus important de transformations sociales. Par définition, les luttes, qui sont des rapports de force, ont une issue qui n'est pas déterminée à l'avance. Donc indétermination. C'est dans la lutte elle-même que l'issue se détermine. Ces luttes peuvent se situer à différents niveaux : à l'intérieur de champs ou institutions, entre champs ou institutions, ou au niveau de la totalité du système (conflit généralisé, venant en général de crises généralisées).

-La crise

=La crise se définit comme une difficulté majeure de fonctionnement, qui entraîne des discours et des pratiques de remise en question de l'état existant. La crise peut être sectorielle, dans un champ ou institution particulier. Mais elle peut aussi se généraliser. La généralisation de la crise se fait quand plusieurs crises sectorielles arrivent à maturité en même temps. Ce qui signifie la négation des temporalités autonomes. La simultanéité

renforce chaque crise et donne naissance à cet état nouveau qui est la crise du système dans son entier.

=Exemple, la révolution française.

+Difficultés de l'agriculture, menant à la baisse des revenus monarchiques et seigneuriaux, à l'endettement des paysans et à la perte de la terre.

+Effort par la noblesse héréditaire de maintenir ses privilèges, entre autres en empêchant la vente des offices (moyen de promotion sociale de la bourgeoisie).

+Impôts divers sur les activités économiques, dont douanes régionales seigneuriales. Réaction des industriels et commerçants.

+Affaiblissement de l'idéologie religieuse, donc affaiblissement de la théorie de la monarchie de droit divin, et apparition d'idéologies contraires défendant le contrat social, les droits et l'égalité.

+La crise apparaît après deux années de mauvaises récoltes, suivant des pratiques qui ont ruiné l'État. Face à l'affaiblissement de la monarchie qui s'ensuit, les nobles demandent le rétablissement de droits seigneuriaux. L'un d'eux, qui est aussi vu par la noblesse comme un moyen de rétablir d'autres droits, est la convocation des États généraux, une assemblée des diverses parties de la société pour conseiller le roi. Trois états : la noblesse, le clergé et le tiers-état. La noblesse force le roi à convoquer les états généraux en 1789, avec élections préalables et cahiers de doléances. Les élections vont faire éclater la crise généralisée. Doléances de chaque état, mise en place d'un parti du tiers état, se présentant comme la nation. Puis après la convocation en 1789, définition d'une procédure de vote individuel et non par état appuyée par assez de membres de la noblesse et du clergé. Or le tiers est dominant. Apparaît alors une crise du système politique dans son entier et de ses assises idéologiques.

=La crise se comprend par rapport aux événements et structures antérieurs. Elle se développe graduellement dans les contradictions et faiblesses de l'ordre ancien. Mais dès qu'elle apparaît, elle constitue une situation nouvelle, inédite par rapport aux structures antérieures. Ce faisant, la crise ouvre sur plusieurs possibilités, dont une est la modification rapide ou plus lente de plusieurs éléments de la structuration antérieure. Une autre est le rétablissement de l'état antérieur, mais avec quelques ajustements (mai 1968).

Mais même dans le cas de transformations majeures, il demeure nécessairement des éléments antérieurs : les structures ne peuvent pas être totalement remplacées ni les personnes.

Cependant, la situation de crise permet l'accession à des postes importants de personnes rejetées dans l'ordre antérieur. Cette accession peut être momentanée (pour les éléments les plus radicaux) ou permanente.

3- La créativité des humains

a) Créativité ou imaginaire individuel

-La créativité individuelle ou imaginaire individuel est ce substrat informé d'images, de désirs, de pulsions, à partir duquel les individus inventent de nouvelles formes constituées. Nous sommes limités dans cette invention par ce que nous sommes socialement (habitus) et par les formes sociales et culturelles existantes (institutions, significations instituées). Ces limitations sont importantes, c'est en général à travers les éléments institués que la nouveauté surgit mais les limites imposées par ce qui est institué sont partielles (plus ou moins selon les

personnes et les situations). Il y a surgissement d'idées, d'images, de représentations, d'outils nouveaux à partir de l'imaginaire individuel, même si cette nouveauté est souvent limitée à de légères modifications de l'ancien, souvent par essai et erreur.

b) Créativité ou imaginaire social

-La «créativité sociale», ce que Castoriadis appelle l'imaginaire social, est la dynamique de surgissement du nouveau venant du l'aspect collectif des humains. La rencontre des humains entraîne des effets au niveau du sens : création de nouvelles idées, de nouvelles représentations, de nouvelles techniques à travers la discussion ou le fonctionnement collectif de groupes d'humains (en contact interpersonnel ou non). Un exemple intéressant est celui des groupes de travail et leur impact sur le développement technologique au Japon. On peut aussi mentionner le développement de la physique moderne à travers les discussions entre chercheurs (brainstorming sessions).

Ici aussi, le nouveau est lié de diverses façons à l'ancien.

c) Représentations semi-conscientes

-L'espace principal de surgissement du nouveau dans l'imaginaire individuel ou collectif est le domaine des représentations semi-conscientes. En effet, comme les Comaroff l'ont noté, il y a, parmi les significations, certaines qui sont explicites (représentations), d'autres qui sont implicites (habitus), mais il y en a qui sont entre les deux, qui sont à demi explicites, qui sont floues, confuses. C'est de là que surgit le nouveau, en reliant des représentations de nouvelles façons. C'est le domaine de la *poiesis*.

-La créativité peut aussi être recherchée explicitement. On peut donner comme exemple les diverses stratégies de développement, qui sont des stratégies conscientes de transformation, de création de quelque chose de nouveau dans le domaine des structures économiques.

4- Impact de l'extérieur

-C'est le domaine que l'anthropologie américaine classique a nommé l'acculturation, c'est-à-dire de l'influence d'une collectivité partiellement autonome sur une autre. L'influence peut être immédiate et presque totale, comme dans le colonialisme, ou partielle et médiante, comme dans le transfert des idéologies ou des outils. L'influence peut être et est souvent dans les deux sens, mais il faut reconnaître les relations de domination qui font que ces influences peuvent être plus fortes dans un sens que dans l'autre. L'emprunt peut aussi être conscient ou inconscient.

L'examen de cette influence entre collectivités doit donc tenir compte des rapports de force (domination) et du mode particulier de développement historique des relations, à la fois entre les groupes et à l'intérieur du groupe qui adopte un nouvel élément.

5- Impact du milieu naturel

-Les modifications imposées au milieu par l'activité humaine.

Sur ce dernier point, il faut mentionner la technologie qui est le moyen matériel (et idéal) de contact avec le milieu, moyen que les humains ont tenté d'améliorer afin de diminuer le caractère aléatoire de la survie. Développé selon l'imaginaire.

-Le milieu naturel n'est pas «amorphe», il est constitué d'espèces vivantes et de processus inanimés mais variables (vents, etc.). En fait, l'expression «milieu naturel» désigne une

totalité, mais cette totalité n'est pas aussi unifiée que nos représentations veulent le laisser croire.

La «nature» est faite de parties reliées, mais quelquefois assez lâchement (c'est ce qui permet, dans certaines limites, des changements causés par les humains sans que l'ensemble de la nature se modifie). La nature est en constante modification, malgré la théorie de «l'équilibre écologique». On peut peut-être considérer les marges de possibilité de variations comme un «équilibre». Mais il s'agit d'une définition très différente de celle qui est habituellement utilisée. En fait, les marges de variations sont assez larges, mais elles ne sont pas extensibles à volonté (ex.: ozone, destruction des forêts, l'effet de serre).

Le milieu naturel se modifie, de lui-même à plus ou moins brève échéance. Ex.: à court terme: les tremblements de terre, les sécheresses (dues à la dynamique des vents), les ouragans, etc. À moyen terme, cycle de reproduction des animaux, refroidissement ou réchauffement du climat, sous l'influence ou non de l'activité humaine. Il y a aussi réaction du milieu à l'activité humaine : désertification, déboisement entraînant des inondations, etc. La «nature» est donc source de changements, même dans les rapports sociaux. En fait, il faudrait plutôt dire que divers aspects ou processus naturels entraînent des transformations qui affectent les humains.

Le milieu naturel est représenté par les humains. Ces représentations ne sont pas des calques de la nature. Ce sont des interprétations. Elles ont donc une autonomie partielle face à ce qu'elles représentent. Mais les humains sont des êtres vivants, liés au milieu naturel. Pour survivre, les humains se doivent d'avoir du milieu des représentations qui ne sont trop décalées par rapport à ce milieu, sinon ils meurent. Donc représentations dont les marges d'autonomie par rapport au fonctionnement réglé du monde naturel sont limitées. Mais elles ne disparaissent jamais. À travers leurs activités, pensées selon les représentations de la nature dans leur société, les humains modifient la nature. Mais le milieu réagit.

6- Hasard

Enfin, il y a le hasard : hasard des rencontres, hasard de la situation de quelqu'un dans un endroit donné à un certain moment, etc. Le hasard est la rencontre (aléatoire) de chaînes d'événements indépendants. Le hasard joue dans la réalité humaine un rôle important, comme dans le monde naturel.

G- Conclusion : complémentarité de l'ordre et des transformations

1- Ordre social

À chaque moment, il y a un ordre social, c'est-à-dire : une certaine hiérarchie sociale instituée, des collectivités, champs ou institutions établies, un ensemble de significations organisées, et un ordre des relations entre sociétés et de relations au milieu. À chaque moment, il y a des régularités dans chacun de ces secteurs. Ces régularités sont valables dans un espace et dans un temps donnés.

2- Caractère partiel de l'ordre social

Mais cette structuration est partielle à cause de plusieurs facteurs : modifications du milieu, résistances individuelles, conflits sociaux (conflits de groupes), significations partiellement partagées (lutte des significations), création individuelle ou sociale, pratiques qui échappent

aux significations existantes, champs aux temporalités différentes, relations entre groupes, hasard

Les facteurs majeurs de faiblesse de l'ordre sont les conflits sociaux entre humains et les activités des humains.

L'ordre est donc partiel. Il est imparfait. Cet ordre n'est pas totalement cohérent. Certaines choses lui échappent. Certains de ses éléments ne sont pas compatibles. On essaie de l'améliorer. D'autres essaient de le modifier. L'ordre social se modifie dans le temps.

3- Comment penser dans un même cadre reproduction et changement?

Il s'agit là d'un des problèmes majeurs des sciences humaines. Comment une forme d'organisation sociale se maintient-elle? Comment se modifie-t-elle?

Les mécanismes les plus importants de la reproduction sont l'habitus et l'institutionnalisation (institutionnalisation des comportements, mais aussi des idées). L'ordre est toujours là. Il est toujours reproduit. Mais il est toujours imparfait, et toujours imparfaitement reproduit.

Les mécanismes du changement sont divers : milieu, hasard, imperfection de la socialisation, mais surtout action humaine (luttons, imaginaire, etc.).

Le changement est presque toujours présent, même s'il est souvent imperceptible pour les acteurs. Le changement est souvent intégré dans la structuration existante (Lévi-Strauss, Sahlins). Mais, étant donné le caractère partiel et contradictoire de la structuration, cette intégration ne signifie pas construction d'une totalité unique et cohérente.

4- Caractéristiques du changement socioculturel

Le changement survient tout le temps, mais son contenu est partiellement imprévu. Il se situe aussi à différents niveaux : changements dans les détails, ou changement dans les structurations mêmes; petits changements menant à des transformations majeures.

On peut, par la théorie et la comparaison, en arriver à des structurations et évolutions typiques (théories partielles). Mais ces évolutions ne sont pas absolues, elles représentent des probabilités plus élevées que d'autres. La définition de propositions théoriques n'éliminent pas la nécessité de faire des analyses de cas (historique et ethnographique). Les évolutions typiques viennent de ce que des formes d'organisation donnée ont des faiblesses internes typiques (par exemple, des clivages sociaux qui mènent à des conflits) qui orientent partiellement l'évolution. Mais on ne peut jamais prévoir totalement ce qui va se passer.

5- Dialectique de l'ordre et des transformations

Il y a donc une sorte de dialectique de l'ordre et des transformations, les deux n'étant jamais complets : l'ordre est imparfait, et le changement s'appuie sur ce qui est. Cette dialectique se traduit dans les sociétés humaines surtout par la dialectique entre l'action et l'institutionnalisation. L'institutionnalisation est toujours là, tout comme la domination, mais il surgit des actions et des représentations (ou des résultats d'activités physiques ou intellectuelles) qui les remettent en question.

Les actions ou résultats sont alors réinterprétés, on tente de les institutionnaliser (par acceptation ou rejet), mais cela mène à des contradictions internes aux institutions. En tentant de contrôler ces contradictions, les humains dans des relations inégalitaires créent de nouvelles structures, plus ou moins compatibles avec les autres. Subissant les contradictions,

ils tentent de les résoudre, par des actions limitées, ou par des actions de groupe. Tout cela mène à des modifications.

- Il faut se donner les moyens intellectuels de penser la structuration partielle et transitoire et le changement, et tout cela, dans un même cadre théorique, car les structurations et le changement arrivent dans le même univers.

